

Taiwan

notes familières

pour servir au voyageur

par Michel Deverge

A **Taiwan** (1979-1986) je pris d'abondantes notes sur mon environnement exclusivement chinois dont je fis des dépêches et des articles pour la revue *Études*, pour l'*Euro-Asia Business Review* grâce aux encouragements du bon Henri-Claude de Bettignies, pour *Aujourd'hui la Chine* et *Lettre Internationale* et pour d'autres publications dont la modestie du tirage n'altérerait pas la qualité. J'en tirais aussi un petit ouvrage que Philippe Decraene publia dans sa collection du CHEAM.

En désordre, je remets sur le métier certaines des notes inédites en sachant que c'est de l'histoire ancienne (encore que...). La Formose que je connus, provinciale, pauvre, dictatoriale était encore fort loin du pays prospère et démocratique qu'elle est devenue. Ces notules traduisent assez bien l'émerveillement de ma découverte des choses et des gens chinois et l'amitié profonde que je leur porte, indéfectiblement.

Je n'ai jamais eu la prétention d'expliquer la Chine et les Chinois ni de réécrire quand la Chine s'éveillera sur vingt millions d'habitants et moins de quarante mille kilomètres carrés; je n'ai pas non plus la présomption d'en faire un cas d'école destiné à éclairer les redoutables interrogations venues du fond d'un pacifique si fort à la mode devenu et si longuement glosé en termes géopolitiques, démographiques, économiques et stratégiques (et autres iques) qu'il en devient irréaliste de déterminisme mécanique.

A l'opposé il n'y a pas non plus de miracle dont on nous a soulé avec constance. Lee Kuan-you n'était pas Bernadette Soubirous et les potions magiques de l'histoire comme les gloses économistes feraient oublier qu'il s'agit d'hommes et de femmes comme vous et moi, travaillant, mangeant, aimant et haïssant. Ils ont des cultures souvent anciennes, des dieux qui font quelquefois la grimace, des langues pas dérivées du latin ou de l'indo-européen, des histoires compliquées et pesantes car traditionnellement écrites par le pouvoir, pour le pouvoir et pour sa prolongation, un pouvoir bien à eux qu'on explique mal avec le vocabulaire des cités du Péloponèse. Montaigne et Valéry (bien de chez nous ceux-là) l'ont dit et répété: les mots cachent les choses. Nous leur parlons de démocratie et de droits de l'homme alors que ces concepts, nés dans un gros bourg de Grèce à l'orée de notre histoire, furent introduits en Chine et au Japon il n'y a pas cent cinquante ans. Attention à ne voir les autres qu'à travers ses propres verres; c'est là où ils se mettent à faire des miracles.

Mon arrière grand-oncle Jean, qui labourait une maigre terre de brandes en Poitou, ne prit jamais un jour de vacances et, de ses yeux, ne vit jamais la mer distante de cinquante lieux; il n'en mourut pas moins à l'âge de 97 ans, joyeux jusqu'au cimetière. Ce n'est point toujours l'horreur absolue que de ne pas avoir de congés payés et de ouiquendes, ni forcément l'esclavage ou la négation des droits de l'homme ; c'est dire qu'en certains ailleurs, pour les hommes eux-mêmes, les valeurs varient. Pas plus, pas moins et laissez les se débrouiller avec.

Dans cet esprit, sans autre méthode que celle de l'amitié, je m'essaierai à décrypter certains codes qui me touchent : littéralement un essai qui n'est pas forcément transformable tant le monde chinois est vaste et divers. Mes chinois à moi sont bien personnels ; Toutes les opinions différentes sont recevables. Les miennes sont rangées par ordre alphabétique, qui, en Occident, est d'un usage constant, rassurant et éprouvé mais qui n'existait pas là-bas.

Alishan

Amitié

Amour

An neuf

Banka

Caractères chinois : Combien y en a -t-il ?

Chabuduo (et de quelques autres)

Chocs automobiles

Hamburger

Mort

Mourir à Formose (pour le Vietnam)

Noms de famille

Oedipe sur Fleuve Jaune

Originaux

Quartier de la Grande Paix

Service de Dieu

Symboles

Tigres et dragons

Viande de chien

Vignettes linguistiques

Alishan Au pied du mont que les Anglais ont baptisé Morrison et qui est célestement baptisé le Mont de Jade (3997 m.) se trouve la station d'Alishan (2347 m.) naguère le grand centre d'exploitation forestière de la colonie japonaise.

L'exploitation du bois, désormais scientifique, continue, celle du tourisme non moins scientifique a bien commencé. Il faut dire que le site est grandiose, vertical, tout près du ciel, et que l'investissement des noires forêts de cèdres par les langues de brume de l'après-

midi est wagnérien. Non dénuée d'intérêt aussi est l'observation de ce tourisme – exclusivement chinois – qui peuple généreusement les lieux.

A chaque fin de semaine, amenés par trains (la voie étroite des forestiers) et par autobus (la nouvelle route de montagne a asphalté la piste japonaise) ils sont quelques milliers à effectuer le parcours sacré. Après un solide déjeuner pris au marché du village, un sentier empierré égrenne le chapelet continu des visiteurs d'arbre sacré en temple de la montagne et autre lac des Sœurs. Devant chaque curiosité, une photographie est obligatoire car on se photographie en ces terres avec une passion et une obstination admirables comme l'est la constance mise à cacher la dite curiosité par la famille rangée devant. Après une marche de trois heures, le diner s'impose car il se prend tôt en montagne. Et il fait froid, 6 ou 7 degrés peut-être, l'exotisme, quoi !

Et il faut se lever tôt, vers 3 heures du matin pour aller à 10 km et 3000 mètres d'altitude voir le soleil se lever sur le Mont Ali : C'est le but de l'excursion. Ils sont tous là, nos quelques milliers de collègues touristes, avant le point du jour. La police aussi, débonnaire, et les marchands de soupe aussi, un petit creux étant si vite arrivé. L'apparition du soleil est saluée par une clameur d'enthousiasme et par le féroce cliquetis des objectifs. Terminé.

Il faut maintenant redescendre au village pour le porridge du matin et pour les bus et le train qui attendent pour descendre ce petit monde sur la côte. Attention, ce n'est pas le voyage organisé japonais, c'est le gros désordre bon enfant et bruyant, le gros bruit aimable et rigolard, même les hauts parleurs en deviennent sympathiques.

En bas, à l'entrée de la plaine de Chiayi, se trouve un curieux temple. Il contient la tablette funéraire de Wu Feng, fonctionnaire impérial chargé, vers 1820, de civiliser les aborigènes, alors amateurs de têtes coupées. Ne parvenant qu'imparfaitement à limiter les collections de chefs, Wu Feng délivra un ultimatum. Tel jour, à telle heure, à Porte de la Montagne, vous couperez votre dernière tête, celle d'un homme en habit rouge monté sur un cheval blanc. C'était sa propre tête que Wu Feng sacrifiait au service impérial. Il avait 70 ans.

Stupéfaites, les 42 tribus tinrent congrès et décidèrent d'abandonner la cueillette de têtes. La plaine, chinoise et reconnaissante, érigea le temple toujours très fréquenté. Quant aux aborigènes, ce fut peut-être le début de leur déclin. Ils ne subsistent plus qu'à l'état d'individus sinisés, sans langue et culture propre pour beaucoup. Qui reconnaîtrait en eux les descendants des fiers guerriers d'Alishan qui allaient si loin et aussi haut que l'aigle royal ?

Amitié Il n'est pas en chinois de plus beau, de plus fort, de plus estimé sentiment que celui de l'amitié. Seul l'ami est celui à qui on peut se confier, demander les conseils qu'on ne demandera pas à son épouse, celui sur qui on peut compter et compte tout au long d'une vie. Et les amis boivent du vin ensemble – dix-mille coupes ne suffisent pas – car il n'y a

pas d'amitié sans vin ni de vrais amis sans cul-sec. Ecoutez l'adieu si pudique du poète à son ami qui se retire du monde.

Pied à terre, en buvant du vin
Nous avons cessé de parler
Et j'ai murmuré :
Ami cher, où t'en vas-tu ?
Las, me répondit-il
Je suis malade de la vie
Et je vais reposer
Parmi les collines assoupies
Mais ne cherche pas à deviner
Le sens de mes traces.
Les nuages blancs seront ma
douceur, pour toujours.

Amour Qu'on ne s'égare point ! Mon propos n'est pas de devenir un nouveau Van Gulik ni de tirer dans les coins ombreux où nous entraîna, il n'y a guère, un bon docteur de Pékin féru de mensurations et d'altérité sexuelle. Plus modestement, je voudrais éclairer la représentation que les chinois font (et non pas se font) de l'amour, représentation publique dont les deux champs d'observation privilégiés sont les espaces publics de Taipei et la télévision.

Le premier est celui de la pratique réelle; le second projette les signes et modèle le premier dont il est un grand consommateur au cours d'innombrables séries larmoyantes à vous rouiller le toshiba. Dans les deux cas, le message est haut-boutonné et cachez ce sein que personne n'a vu. Pudeur avec un très grand P, celui de la pudibonderie imposée par le respect exalté des vertus confucéennes. Il n'est que de lire les nombreuses "Civilités pour femmes et jeunes filles" pour renouer le fil ; dans la Chine traditionnelle, on ne badinait pas en public et on ne balançait pas ses ardeurs et ses pulsions au travers des espaces ouverts, fussent-ils ceux de la maison. C'était exercice réservé à la chambre comme le décrit "Le rêve dans le pavillon rouge", ce très beau roman où les seules amours coquines procèdent du droit de cuissage et non pas de l'amour. Dans cette dernière veine (la passion), lisons l'admirable traduction que Ryckmans donna des mémoires de Shen Fu (Six récits au fil inconstant des jours) dans lesquels extrême pudeur rime avec folle passion.

Sûrement, les albums érotiques des Ming, le Jéou Pou Tuan, le King Ping Mei donnent des versions corsées des jeux des nuages et de la pluie, mais ils sont officiellement interdits, bien qu'en vente sur les trottoirs de la bonne ville de Taipei, sans mention d'éditeur. Les signes de pilosité, nudité et mamellité (?) sont très strictement interdits d'écran.

Pudeur, il y a, car elle a été si longuement et si profondément instillée qu'elle en est quelquefois devenue la plus claire et la plus naturelle des parures. Les amoureux dans les jardins et les parcs se tiennent chastement la main. S'il fait très sombre et s'ils sont courageux, ils se prennent la taille. Les baisers doivent être réservés aux profondes obscurités des parcs les moins passagers.

Il ne fait jamais trop sombre pour le petit écran qui ne propose jamais de tels emportements. Au long de copieuses séries de quelquefois une centaine d'épisodes, le spectateur peut mesurer avec précision la montée des feux. D'abord l'indifférence des amants, réciproque et si surnaturelle qu'elle est le plus aveuglant des aveux; puis le bref regard échangé, celui de l'aimée, en coulisse, vite reporté sur les chaussures, avec l'obstination des grandes causes; au quarantième épisode, les mains se joignent, signe que les fiançailles ne sont pas loin; enfin, après de rudes épreuves psychologiques, un chaste abrazo. Point final. Toute représentation un peu plus osée ne saurait qu'être le fait d'une mauvaise fille cherchant à dévoyer l'honnête et crédule fiancé. Son manque de vertu est souligné par le maquillage, comme à l'opéra; le bouton du haut est audacieusement dégrafé et l'allure est moins empotée.

La télévision, c'est la morale. Elle se doit de mettre en valeur le charme discret des qualités de la future épouse et mère et l'opposer - combat éternel - à la seule autre femme existante, la vénale sulfureuse dont les seules excuses sont une lourde hérédité de pauvreté et une piété filiale exemplaire.

D'après les gérantes et les censeurs, tout cela est déjà d'une grande licence par rapport aux canons mais qu'y peuvent-ils? Le monde change doucement, les unions arrangées se raréfient, la polygamie est économiquement de plus en plus impraticable, les gynécées se sont vidées dans les usines et les bureaux. La Chine de Taiwan se banalise; on y divorce peu mais de mieux en mieux, on commence à y tuer son mari, on s'y suicide quelquefois pour un amant, on y fait des enfants hors des liens sacrés, en un mot on s'y conduit de plus en plus comme vous et moi.

Mieux, il n'y a guère, un jeune réalisateur de la nouvelle vague réaliste prit comme héroïne une prostituée; bon film, immense public car il s'agissait d'une première. La prostitution étant légalement interdite, on n'en parlait pas. C'était la face honteuse du Janus, l'autre côté des livres et du monde, celui des activités qui pour être nécessaires n'en sont pas moins honteuses pour la face.

Pourtant, ici comme ailleurs, l'industrie du plaisir se porte bien, très bien, merci. Taiwan, double héritière de la tradition chinoise des maisons de fleurs et de la japonaise des geisha ne manque pas d'établissements indigènes, sui generis, auxquels se sont ajoutés les massagis et clubous à destination des visiteurs et résidents nippons. De toutes ces entreprises, la plus typique, la plus universelle est le jiuja, littéralement la maison de vin, qui accueille la foule des hommes d'affaires qui y traitent leurs amis et leurs clients.

Le jiuja est un ensemble de salons particuliers où l'on soupe finement en compagnie des fleurs de la nuit qui tournent de salon en salon, pour voir les invités les uns après les autres et qui reviennent retrouver l'ami de coeur ou le client prometteur. Les bonnes

maisons, les bons soirs, sont remplies des grosses légumes du gotha industriel et commerçant, tous cousins, tous copains, qui vont boire à la santé des uns et des autres avec une chanteuse ou un petit orchestre.

Au lendemain du festival des lanternes qui clôt les manifestations familiales du nouvel an, j'ai ainsi vu les grands patrons de l'île rompre le jeûne. Impressionnant. À l'instar du service de pot à Versailles, de solides valets se tenaient à la disposition des vieux messieurs fatigués par le nombre de ganpei (culsec) et les guidaient, gentiment et fermement, vers les aisances. À minuit, les lampions s'éteignaient, et dans un Taïpeh désert, le cortège des grosses voitures emmenait les survivants vers une autre obligation des soirées réussies, le xiaoye (souper taiwanais). Ils allaient y retrouver le fracas du renao, cette ambiance de bruit et d'agitation des amitiés d'autant plus librement exprimées que les coupes de vin enlèvent toute inhibition.

Ces soirées coûtent les yeux de la tête et se déroulent, presque exclusivement, au titre des frais professionnels déductibles du revenu imposable des sociétés. Pour ceux qui n'ont pas accès à ces facilités, les jiuba (bars) offrent la même essence de distractions à prix plus étudiés.

Le nombre de tels établissements est sans limite ; leurs activités ne sont pas vraiment clandestines puisque la moitié des forces vives masculines de l'île y participe, commerçants, industriels, entrepreneurs, agriculteurs. C'est le royaume des hommes, dont la légitimité fondée sur un long et intensif usage n'est jamais remise en cause et qui fait partie du paysage aussi solidement que les temples. Le royaume des femmes, les filles et épouses s'entend, est le dedans, la maison.

J'étais, il y a peu, dans le sud, au cœur du vieux pays, avec un groupe d'amis reçus par leurs vieux amis. Après une matinée épuisante passée à visiter les curiosités locales par 37 degrés à l'ombre sans ombre et suite à un repas assassin, l'hôte principal déclara: "les femmes sont fatiguées, j'ai réservé un hôtel pour leur sieste, les hommes iront les attendre au jiuja, en face." Les femmes s'exécutèrent sans murmure, et nous aussi. Nous en sortîmes trois heures plus tard car la sieste était longue et reprîmes le cours du voyage comme si de rien n'était. L'anecdote en dit long sur l'absolue nécessité de l'institution.

Quel fossé entre la projection officielle et la représentation publique des valeurs confucéennes et la pratique discrète mais générale des voies terrestres ! À nous, si confits dans l'idée de péché, si pénétrés de systèmes cosmologiquement totalitaires - l'islam nous effleura comme nous nous brossâmes au judaïsme- une telle création d'univers disjoints paraît de l'hypocrisie, celle bien sûr des peuples jaunes, fourbes et cruels. La cité chinoise, miraculeusement exempte des stimulations érotico-commerciales de nos bons publicistes, cache en son sein, c'est bien connu, les pires stupres des plus vicieuses Gonorrhées ! C'est vrai, il n'y a pas de sexe sur les murs de Taïwan, ou si dilué et allusif qu'il en devient un touche-pipi enfantin. Les murs cachent bien ce qu'ils peuvent receler. Ce n'est pas hypocrisie mais au contraire l'ordre naturel et moral des choses. Comme le social et le politique n'interfèrent pas avec le personnel ou le religieux, l'intérieur (la femme, les enfants, la maison, la famille) ne doit pas croiser les choses de l'extérieur (le travail, les

affaires, les sorties, les jiuja, les amours vénales). Ira-t-on jusqu'à dire que l'amour et le sexe ne coïncident pas comme le laissent entendre les rares sondages sur le sujet du mariage ? Le poids des vieux concepts est encore lourd ; je sens bien quelques marges de différence.

Le devoir de l'homme est formulé en termes de respect pour l'épouse, de devoir envers les enfants, de dévotion à la fortune familiale. C'est là le solide, le permanent, l'inaltérable qui fait de la femme plus la mère de mes enfants que l'amante ad vitam aeternam. La mère est le centre de gravité de cette construction, la matrice de l'éducation personnelle et religieuse, la dépositaire de la durée. Elle est le devoir, pas le plaisir. À tous ces titres, son autorité est redoutable dans les enceintes du privé; les Chinois confessent volontiers que le plus grand club du pays est celui des PTT (patatai), ceux qui ont peur de leur femme. À l'extérieur, le monde est flottant, agité de passions dangereuses et potentiellement destructrices des vertus du dedans. Fen gong, fen si, dit-on, séparons le public du privé, séparons aussi les désirs mondains, reflets illusoires des grands vides bouddhiques, des permanences impératives qui maintiennent la famille.

Toutes ces raisons montrent bien que l'hypocrisie n'entre pas dans le comportement; le pragmatisme pourrait être la clé, celui né de la tolérance que porte profondément en lui le message confucéen. L'homme n'est que l'homme (la femme aussi mais un peu moins), la perfection n'est pas de cette terre, il faut viser au plus juste pour préserver l'essentiel, toute chose se négocie au plus près, avec soi-même, avec les autres. Tel est la grandeur d'un scepticisme issu, non pas de la philosophie, mais des croisières dans les rudes réalités. Il ne faut en effet pas l'oublier, Confucius, presque contemporain de Socrate et de Bouddha, est né dans un des siècles les plus noirs de l'histoire chinoise.

Paradoxalement, le monde du plaisir ne secrète pas autant de malades et d'épaves qu'on pourrait attendre; c'est l'opposé qui arrive et la société chinoise réintègre avec une souveraine facilité ses brebis égarées. Car elles ne sont pas fondamentalement mauvaises; le vrai mal n'est pas la prostitution mais la rupture d'avec les normes qui rendent possible la vie en société. Elles sont plutôt victimes du destin et le rachat est possible puisqu'il ne vient pas du pardon de Dieu. On verra là une des grandes forces civilisatrices du confucianisme. Parler de la représentation de l'amour en Chine est parler ni de la Chine ni de l'amour, mais de l'autre, en son meilleur et son pire qui ne sont pas les nôtres, de sa richesse dont l'or a toutes les couleurs. Ce n'est plus distraction d'entomologue mais simple attention à ce que l'humanité porte en nous.

A n neuf De chuxi, la veille du nouvel an, à chusan, le troisième jour de l'année, la morale officielle ferme un oeil et les jeux de hasards conquièrent les trottoirs, devant une police complice. Même le mah-jong, source inégalée de vices et de drames, est toléré. Le quatre de l'an, il redevient strictement interdit pour un an, mais largement pratiqué dans le privé des maisons. Les autorités viennent de tomber sur un oeuf carré qui fait la une des journaux, un ludiciel pour jouer au mah-jong avec son ordinateur. Interdire ou pas, tel est le débat cornélien entre la morale et le ridicule.

Il est de saison lui aussi, et omniprésent le *niankao* gâteau de riz gluant à qui nul mortel n'échappe; étouffe plus taoïste que chrétien, bûche plus que Noël, ciment puissant, il me sera servi à chaque visite de voeux, chaud, froid, à la vapeur, frit, en soupe, toujours aussi bétonnant, culte cruel pour l'estomac, tristesse de l'oeil, ennui de la papille. Et je le mangerai, l'air réjoui, car c'est la fête, car tout le monde le dit, c'est excellent, forcément, un gâteau qui salue le nouveau calendrier.

À zéro heure, ce vingt janvier 1986, au moment où l'année luni-solaire bascule du boeuf au tigre, toutes les familles normalement constituées de Taipei allument de gigantesques chapelets de pétards dont le tonnerre est destiné à chasser le démon Nian qui vous gâte un nouveau millésime comme rien. Les Chinois ont inventé la poudre et les pétards dont il existe une confondante variété : Du modèle de poche pour bambin encore maladroit à l'allumette au bolide terroriste si puissant qu'on le fait éclater aux cieux. Mon voisin le vieux monsieur Li, longue robe et écharpe blanche, entouré de la ribambelle de ses petits enfants, allume le chapelet détonnant accroché à un long bambou.

À zéro heure, le bruit assourdit la ville. C'est le début de la formidable bataille contre les malheurs à venir qui va décroissant à mesure que l'heure avance, avec de brusques sursauts de vacarme aux heures des rituels plus personnels. L'odeur de la poudre et les nappes de fumées traînent sur la cité. Aux toutes petites aurores, la capitale saoule de déflagrations couche son oreille meurtrie dans le silence surnaturel du matin du premier jour.

Weiya : Au seizième jour du douzième mois, le patron offre à ses employés le banquet qui clôture l'exercice calendaire. Au menu, un plat de poulet avec sa tête : le patron est supposé diriger discrètement le bec du volatile vers celui qu'il souhaite licencier et qui se retirera sans que mot ne soit prononcé et que face ne soit perdue. Personne ne pratique plus guère l'exercice mais on reste quand même très attentif à la direction de la tête du poulet sur la table tournante.

anka, au quartier des Dix Mille Splendeurs
Paru dans Aujourd'hui en Chine n° 56, 1989

Banwa, Banka, Wanbua, tels sont les noms taiwanais, japonais et mandarin du vieux quartier des Dix Mille Splendeurs et de l'ancien port aux barques de la rivière de *Tamsui* qui engendrèrent Taipei. C'est le soir quand s'embrasent les néons, les appétits et les passions qu'il

faut visiter la Babylone de Formose.

Au centre, l'immense volée baroque des toits du Temple de la Montagne au Dragon, sanctuaire si réputé que ses Dieux de compassion rayonnent sur toute l'île et que sans cesse d'épaisses colonnes d'encens élèvent au ciel les ferventes implorations des fidèles.

A gauche en sortant, la rue des herboristes où des pharmaciens secs comme leurs plantes pèsent l'once d'espoir sur des trébuchets tremblants et plus loin le marché aux tissus où refluent en gigantesques ballots les queues d'exportation. En face, le marché tout court, immense bazar couvert, souk d'apocalypse, grand comme une ville, ville en soi où l'on vit et meurt et où tout se trouve y compris les derniers maîtres couteliers de la tradition, de ceux qui savent encore témoigner de l'affûtage en coupant le cheveu du client en quatre.

Le long du temple, la rue qui héberge les maîtres sculpteurs tailleurs de Dieux, depuis le petit Dieu de poche pour dévotion sur le pouce jusqu'au *Guangong* géant qu'il faut ouvrir et peindre sur le trottoir : attention à la peinture fraîche et à la circulation des puissances hissées sur des camions à grue qui viennent en prendre livraison. Car les Dieux sont très motorisés de nos jours et sillonnent les routes pour aller rendre visite à leurs collègues des temples majeurs lors des grands *paipai*, pique-niques célestes qui tétanisent les uns après les autres tous les sanctuaires de l'île.

A deux pas de là, c'est la très indispensable rue de l'Ouest Splendide plus connue sous le nom de marché aux serpents ; car on y prépare, sous l'oeil agrandi d'une foule hypnotisée par les bonimenteurs, la jouvence essentielle, la potion magique, celle qui à coup sûr vous donne et redonne santé, longévité et puissance génitale. La recette en est simple comme celle du bouillon des familles : prenez un serpent à sonnettes de bonne taille et bien vif, suspendez par la tête, étirez, éventrez de bas en haut, pressez dans un verre le fiel, le sang et le venin, ajoutez une once d'alcool de *kaoliang*, mélangez, servez sans attendre et faites couler avec un bol de soupe de serpent brûlante.

Muni de ce viatique imparable, il n'est pas impossible que le client se

laisse glisser dans les ruelles de derrière qui abritent les derniers bobinards de vieux style japonais où mille fleurs s'offrent à toucher dans des venelles si étroites et si contournées qu'il n'est pas loisible d'échapper au véhément article que les Saules Enchanteurs font de leurs vertus. Le chaland retombera dans la rue des serpents, sur le recours dernier des médecins appropriés comme celui dont l'officine hautement spécialisée porte fièrement le nom de Maladies vénériennes de la Grande Harmonie et dont l'étal est garni des poudres adéquates et d'agrandissements photographiques géants des dites maladies les plus photogéniques ; rien de tel en effet qu'une pustule du péché au format de un mètre sur un mètre pour remuer l'âme du pénitent le plus réticent.

Et la rue toute entière est livrée à la magie des bouffes roboratives. Il y faut déguster la plus délicieuse boutargue du monde, la tortue au dos tendre, les ormeaux frais, la vessie de morue farcie, les nids d'hirondelle au sang, le cartilage de boeuf en daube et mille autres délicatesses qui n'ont pas l'honneur des dictionnaires mais qui ont toutes des fonctions salutaires et reconnues. Et les nouilles dont Marco Polo dota l'Italie (il a d'ailleurs sa statue dans le temple, sinisée bien sûr, comme la Vierge Marie de la cathédrale et ses faux airs de concubine du deuxième rang), des nouilles de toutes formes, couleurs et matières, frites, bouillies, estoufades, blanchies, étirées ou battues, le grand catalogue de la pâte chinoise, Manufrance de la pastaciuta.

Partout des centaines et des centaines de restaurants, échoppes, tréteaux et palanches pleins de tout ce qui se mange, et tout se mange, pleins de tous ceux qui mangent, et ils mangent tous, une foule joyeuse, vorace, tumultueuse, toute dévouée au culte de la baguette, l'estomac rempli des revanches sur les famines jamais oubliées, trop rempli car on mange pour manger et trop manger, pour honorer les puissances invitantes et invitées, pour conjurer les esprits malins puisque tout manger est de connotation salutaire. Je mange tu manges, ils mangent, comme si ce repas était le dernier de cette terre d'apparences ; quel appétit, Seigneur, que celui de vivre. C'est avec un repas par définition copieux, bruyant et arrosé que se signifient les affaires humaines, la mort y compris, tant on ne laisse pas s'éloigner les défunts sans biscuit.

Dans la forêt des restaurants (trente mille points nourriciers pour les trois millions de métropolitains), dans la grande et triste avenue qui ferme le quartier au nord, le restaurant de la Fidélité du Sud. La Fidélité du Sud n'est pas glorieusement habillée, elle a façade sur rue et une garniture permanente de vieux messieurs en gilet de peau qui sirotent le thé en lisant le journal et se grattant les orteils. Autant dire que rien ne le signale de l'extérieur. Il faut y entrer et lire la collection de plaques votives offertes par des ventres reconnaissants pour savoir qu'il s'agit d'un haut lieu de la papille céleste et des Trois Fleurs au fronton du Go et Mi-O. Le patron, vocation tardive et musicien de formation, est aux fourneaux pour les plats délicats, dans la cuisine qui est dans la salle et la salle est petite : il faut réserver car les fines gueules abondent dans le pays et se passent jalousement les bonnes adresses... et pourtant le décor est pisseux gras, le confort inexistant et le patron envahissant. Il est pardonné car il cuisine comme un dieu et les ministres gourmands ne dédaignent pas de poser leurs augustes maroquins sur les tabourets huileux. Les grandes spécialités, la fesse de porc à la sauce rouge, le canard à l'étouffée du *Zhejiang*, les brocolis aux crevettes séchées, l'holothurie si prisée et pharmaco-inspirée, horrifiante vermine de laideur, et la soupe de plantain, rustique mais bonne pour le foie, la soupe de nouilles de celles qu'on découpe à la hache, véritable étouffe-taoïste qui vous tient la ceinture jusqu'à l'après-soirée et l'en-cas du souper. Bref une carte de derrière les fagots.

C'est le pas alangui, la mine éclairée et l'amitié au coeur qu'on retournera aux marchands d'illusion des trottoirs, vendeurs d'amulettes, diseurs de futur, maîtres de géomancie, troisièmes oeils et thaumaturges penchés sur les poudres ou accroupis sur les grimoires sapientiels, vendant le boniment et la vie à une foule grosse comme le Fleuve Bleu, bon enfant, crédule, disponible ; La foule des amoureux timides se cachant dans la presse, des hommes d'affaires en quête d'un adjuvant magique à des contrats difficiles, des bébés poussés sur des paniers d'osier à roulettes par des matrones en pyjamas de satinette, toute une humanité trépidante, fumante, jouissante, rotante, palpitante, qui se crée cette qualité d'ambiance si profondément, si typiquement chinoise, le *renao* : un mélange de fureur, de bruit, d'humain, de convivialité, matrice d'amitié, vrai tourbillon du tao, la vraie vie loin des vagues adverses de la mer d'amertume.

Au bout là-bas, accoté au fleuve, le dernier marché, celui de la rue, aussi frénétique, tout entier livré aux inventaires de Prévert, les montres de Cartier faites dans le quartier, une pie jaune qui récite la table de multiplication en chinois et à l'envers, un computer Apple célestement copié pour les poires, un choix de brosses à poil rebroussé pour se gratter dans le dos, tout y est, tout, il suffit de le trouver dans la fumée des saucisses à l'ail et les nappes de puanteur du fromage de soja fermenté, au milieu des tours de reins des haltérophiles adeptes d'ésotériques *kungfu* et des empilements verticaux des marchandises. Et la circulation n'est pas vraiment arrêtée, les taxis, les hondas pétaradantes (papa, maman et trois enfants dessus) s'insinuent précautionneusement, écartant avec dextérité deux couches laminaires d'humanité pour atteindre le sphincter de l'autoroute toute proche.

Pas de vide en vérité, l'espace des transits est puissamment recouvert d'une pâte d'hommes, débordante et tardive, mais ce ne sont pas les mêmes qui aux doigts de l'aurore iront demain boxer l'ombre du *taiji chuan* aux parvis du temple, simplement un piétinement si dru que la route en est cachée. Aussi drus au dessus des têtes les signes de l'empire, les calligraphies géantes des enseignes au néon, le vaste royaume des signes fondamental et doublement signifiant car on ne choisit pas un nom comme on choisit une paire de savates. La dénomination doit être correcte, disait le premier et le plus saint des professeurs, Confucius, car le nom est médiateur entre l'homme et l'univers qu'il interpelle (il n'y a pas si longtemps que les enfants étaient appelés petits chiens pour égarer la vigilance des esprits malins toujours voisins). Alors le Tailleur des Cent Vertus dont la surface verticale d'enseigne calligraphiée est bien supérieure à celle de son échoppe, le cordonnier Gloire de la Chine, la maison de thé de l'Abondance Eternelle et tous les autres aussi fleuris et propitiatoires dans l'épithète ajoutent un arbre à la forêt serrée des mérites auspiciens.

Au tout petit matin, l'aube timide éteint le néon et chasse les dernières errances de la nuit remplacées par les premières ménagères du marché aux poisson et légumes, par les premiers ouvriers car le quartier est de jour le royaume de la petite industrie empilée aux ateliers de tous les

étages et d'autres commerces pas moins innombrables. Une journée commence, active comme la nuit qu'elle remplace ; l'éclairage a changé mais seule l'ombre de la lune peut être complice des activités du pôle obscur dont le dense tissu est l'essence même d'une partie de la culture ; culture non officielle bien sur, loin des académismes de l'orthodoxie, du conformisme des lettrés et maintenant du technocratisme des jeunes managers, culture essentielle, niée souvent mais qu'aucun discours néo-confucéen ou moderniste n'est encore prêt à ensevelir de sa rationalité. Et pourtant l'aurore libère un des fondements mêmes de l'apparence de cette dernière, la circulation automobile qui sous la lumière progressive dévoilant les mutilations de la bétonnite va engloutir les Dix Mille Splendeurs

Caractères chinois. **Combien en existe-t-il ?** La question est posée si souvent que j'y ai cherché une réponse quantifiée.

Le plus gros dictionnaire de toute l'histoire est le dictionnaire sino-japonais de Morohashi Tetsuji, avec 48902 caractères très exactement. Il bat de peu la célèbre compilation dite de Kangxi et ses 47035 caractères. Le code informatique chinois initial codait 33600 entrées. Pour mémoire un meuble de casse traditionnel offrait 6000 cases.

Il s'agit là de corpus et non d'usage.

Le Livre de la poésie (shijing) comprend 39243 caractères dont 2939 sont différents, les 1400 poèmes de Tu Fu en possèdent 4390 et la traduction de la bible 3946 pour un texte d'un demi-million d'idéogrammes. Dans les textes contemporains, Chen Heqin a relevé, pour un corpus de un million de caractères, 4800 idéogrammes différents. Les 400 les plus utilisés représentaient 73,1% du texte, les 2400 les moins utilisés, 2,5%.

Alors combien faut-il savoir de caractères pour être raisonnablement lettré ? Entre 5 et 10000 peut-être.

Combien l'histoire chinoise en a-t-elle secrétés ? De 80 à 150000 probablement !

Chabuduo et de quelques autres Comme en toute langue, le discours ordinaire chinois est martelé d'expressions courantes, trop courantes pour qu'on s'y attarde ; Pourtant leur contenu sémantique vaut souvent le détour. Au premier rang d'entre elles, *chabutuo*, littéralement "il manque peu", équivalent à presque, à peu près, peu s'en faut, sans qu'une traduction s'impose.

De même que *insh'Allah* est le plus haut degré de certitude du croyant fors la traverse de Dieu, *chabutuo* connote le plus haut degré de réalisation, la distance qui sépare l'idéal de la réalité et le pragmatisme d'un perfectionnisme impossible à atteindre. La notion ne s'apprécie que sur le terrain.

C'est l'ouvrier qui a labouré profond la cloison pour installer le câble téléphonique et qui jauge le désastre final d'un oeil exercé et satisfait en proférant : *Aya, chabuduo la !* Il signifie en substance : Ce n'est pas parfait, j'ai fait de mon mieux, c'est d'ailleurs le mieux qu'on puisse faire et puis, ce n'est pas si mal. Il serait franchement surpris que vous n'entriez pas, sans restriction, dans ses vues larges et généreuses.

C'est le tailleur qui vous descend le fond du pantalon aux genoux avec le contentement extérieur et intérieur (et le prix) d'un grand couturier.

Le *chabutuo* recouvre le royaume de l'à peu près, de l'approximation, du vite fait pas très bien fait, du ni fait ni à faire, dont l'emprise est large dans le monde chinois. Il n'est pour s'en convaincre que de regarder le nouvel urbanisme de Taiwan d'une laideur assez saisissante parfois : constructions neuves jamais vraiment finies, rarement repeintes, fils pendouillants, enduits bavants, portes un peu bancales, crasse accumulée. Ce n'est pas que le nettoyage soit absent mais lui aussi est *chabuduo*, alors au fil des ans... Taiwan est propre mais jamais nette à la Singapour car les seuls grands récurages sont ceux des typhons et du nouvel an. Les victimes de l'approximation ne peuvent que s'en accommoder sauf à être impoli ou à prétendre follement que la perfection peut vaincre la matière.

J'ai donc dit à mon téléphoniste-laboureur, oui, *chabutuo*, oui, c'est probablement le mieux qu'on puisse obtenir, et au fonds, ce n'est pas très important pourvu que ça marche.

Il y à la, tout à la fois, la tolérance pour l'imperfection naturelle de l'animal humain, une sagesse innée, la conscience des limites du possible et une indifférence profonde envers des choses qui ne sont que secondaires, si on y réfléchit bien.

Avant ma réincarnation dans les terres de Confucius et sur la foi des livres d'images, j'imaginai la grande recherche du luxe et du raffinement chinois. C'était un malentendu et seules les pièces impériales correspondent à cette vision. Le chinois, dans sa vie matérielle, n'est pas bourgeoisement raffiné; au contraire et comme le veulent les grands commandements de la morale (simplicité, sobriété et modestie), il est simple, quelquefois fruste. Pour ces excellentes raisons, les arts de la maison sont peu développés et le plastique multicolore règne en maître. La bicyclette se gare au salon (pourquoi la laisser dehors tenter les voleurs?) dont le confiant désordre peut offenser nos yeux fardés de Knoll et baignés de Maisons et Jardins. Quelle importance à vrai dire, la maison n'est pas représentation ni critère du jugement qu'on porte sur les autres.

Le raffinement des chinois est ailleurs. L'étiquette, la courtoisie, la politesse, la bienséance, l'exécution sans faille des rites et fonctions sociales, voilà un domaine où on ne plaisante pas et où le *chabuduo* n'est pas de mise. L'Etat en ses symboles, en ses armées, en ses palais et ses écoles ne le tolère pas non plus car la projection du mandat du ciel doit être absolument parfaite. On sait que les gardiens de la constitution, une des forces de police de

Taiwan, enfilent d'abord l'uniforme qu'on repasse ensuite ! Ils sont du même poil que les gardes de Buckingham.

Si ce n'est pour ce qui touche à l'orthodoxie, le *chabuduo* est donc la reconnaissance philosophique que dans le combat entre l'homme et le monde qu'il essaie de manipuler, le premier est toujours perdant. La notion ne s'applique pas aux rapports de l'homme à l'homme car le confucianisme lui impose l'effort humaniste vers l'harmonie relationnelle.

Meibanfa (rien à faire, pas moyen) ne cède en rien à la fréquence de récurrence de *chabuduo* dans la langue parlée. L'expression couvre un champ beaucoup plus large car il marque toutes les impuissances et les impossibilités de toutes origines.

À la fin d'une croisière bureaucratique agitée par la collection de vingt-trois cachets sur le formulaire idoine et à la découverte au vingt-troisième qu'il en manque un, l'ultime fonctionnaire vous refuse la faveur d'un raccourci et vous renvoie à trois heures de queue devant un guichet avec un bon et cordial *meibanfa*. Et vous de répliquer à l'unisson, sur un autre ton, avec un gros soupir, *meibanfa*...

C'est aussi, à la fin d'une négociation (et tout se négocie), le constat d'une impossibilité majeure, viscérale, sans appel possible ou imaginable : rien à faire, le fatum.

La notion est ainsi liée à un certain fatalisme, pas celui qui lie un cours inexorable à des causes surnaturelles, mais qui est acceptation raisonnée de faits hors des champs du vouloir et du pouvoir. Elle est aussi conjuration des regrets car on ne saurait éprouver du désespoir de ne pouvoir faire l'impossible. Sagesse et pragmatisme, encore, qui libère l'homme pour un nouveau cours de l'action.

Meiguanxi (ça ne fait rien, peu importe) est la réponse du sage aux limitations précédentes, une réponse, habillée aux couleurs de la politesse et de la face, une reconnaissance résignée de l'insurmontable. J'affirme ainsi que le plus important est de préserver ma relation à autrui, l'harmonie des rapports sociaux et je m'en convaincs.

Ces trois expressions constituent la moitié de la langue, disait un vieux jésuite connaisseur. Elles ne sont donc pas de vagues formules de politesse débitées à tout venant et automatiquement enfilées sur le discours. Elles sont au contraire le "Connais toi toi-même" de cette partie du ciel.

Chocs automobiles

Paru dans Aujourd'hui en Chine, N °54, Paris, mai/juillet 1989

J'ai pourtant traversé les Andes en camion indien, Mexico en autobus suicidaire et Bangkok en triporteur improbable: c'est dire si je n'ai peur de rien et l'âme asphaltée et le coeur à quatre temps. Ceci donné, ce n'est pas sans le frisson prémonitoire que je confie ce qui me reste de destin aux quatre roues de la fortune automobile

de Taipei ; et pour d'excellentes raisons. La première est que le trafic local est une corrida sauvage où s'affrontent, sur les rares espaces d'une ville construite avant les grandes prospérités, quelque trois cent mille voitures et trois millions de motos.

La deuxième est que le taxi sinensis est une race proliférante, farouche et maniaco-pressée pour qui un millimètre est toujours bon à prendre et le feu rouge une aimable fleur au passage saluée, une race connue pour ne reculer devant aucune intimidation afin de forcer des passages toujours étroits.

Enfin et c'est là le grand drame, le Chinois, être piétonnier aimable et tolérant mute instantanément à la catégorie précédente dès que son pied effleure un accélérateur: il en perd totalement l'humanité et concourt avec ferveur au pandémonium métallique qui par les trente sept degrés d'un été tropical et sous un chapeau délétère de pollution vaut les trois étoiles du Mi Che-lin.

Le résultat, je l'ai vu de mon balcon répété avec constance, en bas, au coin de la ruelle de l'Eau Vive: le motocycliste-fusée (sans casque, pour faire plus chic) s'enfilant le sens interdit et venant s'emboîter sur le taxi-parieur (sans ceinture de sécurité, pour être plus à l'aise) qui a brûlé le stop à quatre-vingts à l'heure. Sang et bris sur la vitrine défoncée (et pour cause réitérative jamais refaite) du mini-libraire dudit coin, lequel a tenu trois ans avant de laisser la place à une boucherie car tel devait être le karma de l'endroit.

Avant son départ, je lui avais souvent suggéré que le quartier uni demande à la mairie la pose de feux tricolores.

-Inutile, me disait-il, il y a là des gui (démons des âmes violemment exhalées) ipso facto insatisfaits et donc dangereux et propres à causer des accidents.

-Mais pourquoi des gui, argumentais-je faiblement...

-Parce qu'il n'y a pas de feu rouge, donc des accidents et des morts violentes.

-Mais justement si on met un feu rouge...< br> -Trop tard, il y a déjà eu trop d'accidents et trop de gui qui seront toujours là pour provoquer des accidents. .

...cqfd et fin de l'irrationnel... Voire, car prenez la route de Pinglin, un sacré tire-bouchon au sud de la ville, dans la montagne, où toutes les motos coupent droit les épingles à cheveux en semant derrière elle de l'argent factice pour apaiser les gui qui comme chacun sait (voir plus haut)...

Je concéderai volontiers que l'imposant code chinois de la route est d'un byzantinisme à défier l'entendement. En effet allez donc savoir pourquoi sur l'autoroute la file de droite est la file rapide si tel est le bon plaisir du conducteur et la file de gauche la voie lente si telle est l'humeur du camionneur de vingt tonnes. Et pourquoi dans les larges artères du nouveau Taipei, c'est la file du milieu qui tourne à droite, la file de droite va tout droit alors que la contre-allée peut aller à gauche ! (on fera utilement un schéma).

DES LIBERTES IMPRESCRIPTIBLES

Tout cela se résout très bien avec un copilote, un oeil dans la nuque et un bouddha collé sur le tableau de bord. Non, la vérité est que le Chinois conduit comme il se conduit, individualiste exclusif dont la tolérance touche vite à l'indifférence et pour qui le demi-tour complet sur voie rapide à six heures du soir relève d'un privilège absolu et imprescriptible : on le voit, on touche ici à un domaine délicat, celui du droit des gens et du statut des personnes. L'affaire la plus révélatrice à cet égard reste la saga de la ceinture de sécurité et du casque motocycliste dont bon nombre de bons esprits ont souligné le caractère prioritaire et salvateur. Ils en ont même convaincu quelques rares membres de l'assemblée législative... une pure perte, les textes de lois correspondants n'ayant jamais franchi le stade des

commissions spécialisées sous prétexte qu'ils violaient les libertés individuelles. Sic.

On retrouve là une rémanence de la vieille philosophie du contrôle impérial : absolu et à tous les échelons de l'administration dans les matières jugées essentielles, en substance l'orthodoxie politique et par voie de conséquence l'éducation, les médias et les rites de la vie publique. Il dure depuis deux mille ans, se prolonge dans le régime actuel avec les inflexions de la modernité, certes, et ne surprend donc personne. En revanche et dans tous les autres domaines qui restent aujourd'hui (pêle-mêle l'initiative commerciale et industrielle des individus, l'urbanisme, la collection des impôts ou des ordures... la circulation automobile), le contrôle est parfois minimal. Les tentatives de son accroissement promu par les jeunes technocrates formés en Occident, voire au Japon, sont mal reçues par les larges masses qui vont jusqu'à la protestation ouverte et bruyante comme ce fut le cas il n'y a guère lors des essais de régulation des quelque cent mille vendeurs ambulants que compte la capitale.

La bipolarité est toujours source de surprise pour le visiteur de l'Ouest : d'une part l'ordre puissant de la façade de l'Etat, de l'armée (les gardes d'honneur sont repassés après avoir revêtu l'uniforme), de l'école et des grandes manifestations étato-idéologiques; d'autre part le désordre épique du domaine convivial, désordre tout apparent car il n'est pas aléatoire. Il est le partage au mieux des intérêts contradictoires de chacun du territoire public dont l'Etat est le garant mais en aucun cas le gérant ou le propriétaire. Cet espace de liberté est un fabuleux contre-poids au non moins traditionnel autoritarisme gouvernemental qui sait d'ailleurs jusqu'où ne pas aller trop loin.

L'administration en est devenue prudente: l'introduction de mesures ressenties comme coercitives même si elles

sont au fond d'intérêt général se fait avec une sage lenteur (parcages payants/ sabots de denver, contrôle de pollution et discipline de la circulation par exemple). Elle compense par la lente obstination et les habitudes changent à un rythme presque imperceptible dont la trace se lit au fil des ans. Cette dialectique est affaire de sociologie confucéenne pour le meilleur et pour le pire. Pour le meilleur car l'entassement est programmé et l'encombrement arrangé de manière à permettre une mobilité minimale.

MON VOISIN ? JE M'EN FICHE !

Pour le pire car la tolérance touche franchement à l'indifférence pour qui n'est pas de son noyau social : polluer un inconnu n'est pas polluer. La République de Formose est la digne héritière de l'empire : comme lui, elle ne veut et ne peut gérer qu'une partie de l'espace communautaire ; aux larges masses de s'organiser et contre-organiser et elles ne s'en privent pas. La chose est moins apparente dans un Taipei qui porte la face de l'administration centrale que dans les provinces où elle fleurit avec une vigueur toujours renouvelée par un taux de croissance fatigant même pour l'Extrême-Occident qu'est le Japon, et avec un prix lourd pour l'environnement et l'esthétique.

Tel est sans doute un des sens de la démocratie chinoise et il faudra attendre le prix des imparables prospérités à venir pour que son centre de gravité se déplace vers celui d'un modèle plus occidental. Et encore peut-il être donné comme probable que ce sont des formes indigènes d'un moins d'Etat idéologique et d'un plus de gestion du patrimoine qui assureront les mutations déjà amorcées, lentes, bien sûr, car pas encore totalement consensuelles. Ce serait affirmer en d'autres termes, l'altérité de modèles non réductibles à des globalisations et rendre à certains miracles dont les économistes encombrant nos bibliothèques leurs caractères vrais : modernisation et non pas occidentalisation, capitalisation sur une génétique

culturelle propre et non pas emprunts aux catalogues occidentaux de la modernité. Une promenade dans Taipei, pour exotique qu'elle puisse être, devient alors leçon de choses et de modestie.

Hambourger Dans mon propre quartier de la Grande Paix, sur l'avenue de la Confiance et de la Prospérité, entre les rues de l'Eau Vive et de la Santé Eternelle, c'est comme un grand coup de gong. Un Mac Donald de la chaîne du célèbre gastronome américain vient d'ouvrir ses portes. Tout un symbole ? La Grande Paix est un quartier traditionnel, un vrai quartier loin des circuits touristiques et près des temples du savoir, un quartier latin sans le latin, dense de nourritures terrestres et spirituelles.

A vrai dire, la première attaque avait eu lieu beaucoup plus tôt, au temps des forces américaines stationnées pour la garde des détroits. Des chinois astucieux et ayant voyagé s'étaient lancés dans la fastefoude, au sein du quartier réservé aux barbares. L'infection n'avait pas essaimé, le hamburger étant réputé immangeable jusqu'il y a deux ans...explosion dans les quartiers chics, d'affaires et de plus en plus, populaires. Et le succès : le franchisé Mac Do de Dunhualu a été distingué par l'université Mac Donald pour ses plus fortes ventes au mètre carré dans le monde des dits hamburgers. Et pourtant, la cuisine chinoise n'est-elle pas la meilleure au monde (la française étant la deuxième meilleure) ? les Chinois ne sont-ils pas les moins réductibles à l'exotisme culinaire ?

Et le débat est passé à la télé, dans les journaux, accompagné des interrogations les plus graves. Les Chinois ne seraient-ils plus chinois et le canard laqué un monument historique ? Un débat sans conclusion car celle-là fut unanime : Les enfants aiment ça. Eh oui, c'est vrai, ma fille aussi. Et je me souviens, dans une vie bureaucratiquement antérieure, avoir vu Singapour (temple de la cuisine baba nonya) basculer vers les charmes de la viande hachée accompagné de Coca Cola. Coca Cola se dit *kekou kele*, du goût et du bonheur. Est-ce une clé ? La vérité est peut-être plus prosaïque : le hamburger est simple, bon marché (moins cher qu'une soupe) et servi dans des lieux modernes (comme aux Uesses) ET propres.

Mort La mort n'habite pas la cité chinoise comme elle hantait la ville chrétienne car elle n'a pas d'iconographie propre ni même d'existence autonome. Elle ne projette pas les images funèbres qui maculent certains mondes méditerranéens et plus encore sud-américains dont la foi est éclatée aux sacrements primordiaux.

Au contraire, l'enterrement chinois est manifestation de bon augure car, oriflammes au vent et percussions battantes, il emporte le malheur de la journée vers un cimetière qui

n'est fréquenté et nettoyé qu'une fois l'an, au temps du balayage des tombes du festival de la lumière claire (Qingmingjie).

La mort n'occupe pas non plus cet espace si particulier au Japon voisin où, volontaire, elle sanctifiait les voies de l'exigence : Celles de l'honneur militaire, des leçons finales du désespoir, des hauteurs impossibles de l'amour et du dévouement, voire les stases ultimes de la religiosité. Si la mort du Japon pouvait être un art, celle de la Chine paraît encore un accident, une chose de la vie, même si c'est la dernière.

De fait, le suicide chinois reste du banal et de la triste nécessité, quasi immédiate. Il ne porte pas en lui (sauf en des exemples de censure confucéenne du pouvoir trop célèbres pour être communs) l'ombre d'un leçon morale ou d'une apothéose rêvée, préparée et exécutée rituellement. Peut-être même est-il marqué plus qu'ailleurs au sceau de l'abandon de toutes valeurs et de l'indifférence des spectateurs; il n'y a pas, en effet, de certitudes plus fortes ni de devoirs plus impérieux que ceux imposés par l'appartenance à son groupe envers qui la désertion est trahison capitale. Et pire que tout, désertion de l'idée que ce groupe n'était plus capable de dénouer les ficelles de la tragédie frappant l'un de ses membres.

Le décès chinois est encore exercice des vivants car il donne l'occasion de mesurer, pour la énième fois, le bien commun du défunt et de ses survivants, la densité et le poids du groupe. En ce sens, la mort n'est pas dans la catégorie de la non-existence et son efficace perdure après une disparition qui n'était qu'un pas de plus sur le sentier des générations.

Il perdure mais ne porte personne à la métaphysique des ancêtres ou de la réincarnation, tant le monde est celui des phénomènes. C'est la réponse que fit le chan (zen) en ignorant l'intellectualisme torturé des aspirations du bouddhisme indien. La mort est d'abord en ce jardin et n'est donc pas plus signifiante que le jardin lui même.

Pour replacer ce dernier dans la forêt occidentale, interrogeons nos mots et nos maux. La Chine n'est peut-être pas une terre d'idéalisme et d'éternité (celle-ci étant limité par la durée de l'histoire), encore moins de transcendance, même si elle connaît des écoles de salut et d'espérance dans le bouddhisme. Terre d'immanence, bien plutôt, et attachée à son réel qui n'est qu'apparence. Tel est bien le sens de cette a-définition du chan que je redonne ici.

de la graine
sort la fleur
et pourtant
il n'y a
ni graine
ni fleur

En un (gros) mot, est-ce que la mort projette ici sur moi-mourant et toi me-regardant-mourir les mêmes angoisses suffocantes (et mortelles en elles-mêmes) qu'en

Occident ? Pas évidemment, si on en juge par le stoïcisme des deux parties et l'importance des rites sociaux. Confondant mystère, qui paraît vouloir des fins si différentes, pour moi qui aurai ma mort de péché originel et, Dieu m'aide, de salvation.

Mourir à Formose pour le Vietnam Souvenons-nous de la guerre franco-chinoise de 1884-1885 et de la campagne de Formose. Le 11 mai 1884, le capitaine de vaisseau Fournier et Li Hung-Chang, vice-roi du Petchili, signaient la convention de Tien-Tsin, prélude à une paix durable après la campagne du Tonkin.

Las ! Le guet-apens de Bac-Lé ravivait la tension et le premier jour d'août 1884, suite à un ultimatum, le gouvernement français enjoignait à l'amiral Courbet de dépêcher à Formose le contre-amiral Lespès avec mission de détruire les batteries de Keelung et d'occuper les charbonnages voisins du port.

Après dix mois de "combats glorieux et inutiles" (dixit le capitaine Garnot dans sa relation), après la signature d'un nouveau traité de paix confirmant la convention de Tien-Tsin et la mort de l'amiral Courbet, les forces françaises évacuaient Formose et l'archipel des Pescadores (Penghu). Il reste de cette grande affaire la tombe de Courbet dans la capitale des îles, Makung, et le cimetière français de Keelung où reposent, dans un oubli qu'on imagine, six cents soldats français plus morts des fièvres que des balles.

Le cimetière est entretenu par le Souvenir Français, assez chichement pour que les Français de la place aient dû faire front afin que la décence et la face soient sauvées. Le casus belli est si loin des mémoires que les tombes sont devenues un vague symbole de l'amitié franco-chinoise comme l'est aussi la tombe de Courbet dans l'archipel des Pescadores.

Perdues au milieu du détroit de Taiwan, soixante-quatre îles minuscules abritent quelques quatre-vingt mille habitants. Abriter n'est pas toujours le mot juste car un vent d'enfer y souffle toute l'année. Le proverbe local veut que typhon et vent d'hiver riment comme lard et cochon. Ils plates culminant à trente mètres où les villages s'accroupissent dans le moindre repli du terrain et la plus exigüe anfractuosité de la côte. Ces villages n'ont pas beaucoup changé depuis les temps où Courbet bombardait Makung, débarquait et occupait les îles; une occupation bienveillante car les habitants reconnaissants lui consacraient un monument, toujours pieusement entretenu, à la mémoire de l'amiral (sic) et des braves marins morts pour la France.

Les hameaux d'une Bretagne extrême sont un des charmes des îles avec leurs maisons basses de lourdes pierres, sans ouverture, si serrées les unes contre les autres que les toits des pagodes s'entre touchent. Autour du village, se tasse une multitude de petits champs bordés de hauts murs de pierraille sèche à l'abri desquels poussent l'arachide, le sorgho et de rares légumes.

Un peuple de paysans-pêcheurs habite l'archipel car la mer est partout ; Les petits ports dans la noirceur des baies honorent la déesse de la mer en laquelle la foi est vive.

Makung, lcapitale de quarante mille habitants, est froide et austère pour qui est habitué à l'atmosphère des bourgs de Taiwan. Elle s'enorgueillit du plus vieux temple de Formose, celui bombardé par Courbet et du commandement du formidable dispositif militaire qui, avec Quemoy et Matsu constitue la ligne de front: le continent est à soixante-cinq kilomètres.

C'est aussi un lieu de tourisme chinois, ignoré des étrangers : des plages accueillantes, un décor exotique pour la région, du poisson frais abondant et bon marché, du poisson séché à l'odeur omniprésente, le corail dont Penghu est le premier producteur mondial. À l'image de Taiwan, les îles se modernisent à vive allure; encore une Bretagne qui se perd, que j'essayais de croquer:

Le vent souffle ses poumons
et n'épargne pas le creux de lande.
Au coeur du village serré
si tassé aux replis
lourd dans sa pierre,
les maisons borgnes
de fenêtres minuscules.
Le silence coiffé
par le sifflement du large
sur le toit du temple haut
dressé à la déesse de la mer.
Il y faut deux oreilles
une pour le calme dans la ruelle
l'autre pour le vacarme du dessus.

Noms de famille Le Baijixing ou Classique des Cent Noms en contient à la vérité 436. Le premier est Zhao, nom de famille de l'empereur des Song sous lequel le recueil est réputé avoir été écrit. Le Zhonghuaxingfu, étude contemporaine, énumère 6363 patronymes pour le milliard et plus de chinois. C'est très peu.

Le recensement de 1978 à Taiwan comptait vingt millions d'habitants et 1694 noms de famille différents dont les plus fréquents étaient Chen (10,9%), Lin (8,2%), Huang (6,1%)... Les Dix plus Grands Noms (shidaxing) baptisaient 52,5% de la population, les cent noms les plus courants 96,42% et les 1594 restants 3,58%. Parmi ces derniers, 253 étaient portés par une seule personne !

Il y avait donc à Taiwan, de mon temps, quelques deux millions de Chen et un million et demi de Lin. Monsieur Chen et Madame Lin sont plus anonymes que leurs collègues Dupont et Durant, vraiment monsieur et madame Personne, vérifiant ainsi un vieil adage: les Chen et les Lin font la moitié du monde.

Les usages anciens retenaient le nom de famille, le nom personnel, le nom personnel public, le nom honorifique, le nom de clan pour les femmes, le nom posthume, les noms de lait, de fonctionnaire, de lettré, de plume, le nom de tabou, les surnoms et sobriquets, ouf ! Aujourd'hui l'usage est simplifié. Chacun est pourvu d'un nom de famille d'un caractère, rarement deux, très très rarement trois ou quatre et d'un nom personnel comportant en général deux caractères, un seul si le nom de famille est double.

Le nom personnel est généralement choisi suivant les règles d'un art accordé à la géomancie et à l'astrologie et qui occupe de volumineux ouvrages. Il a en effet une influence tutélaire primordiale et n'est donné au bébé qu'à l'âge de un mois (manyue, une lune d'âge). La pratique ancienne imposait pendant ce mois d'appeler l'enfant d'une formule de traitement dérogatoire (petit chien par exemple) pour tromper les démons rôdeurs toujours en quête d'âmes tendres.

Malgré ces règles et l'efficace d'un prénom bien pensé, l'originalité manque souvent. Combien de filles sont paresseusement prénommées Belle ou Belle Fleur (Meili ou Meihua), ou Perle Précieuse ou Jade Multicolore et de garçons platement baptisés Force du Pays ou Héros Valeureux?

Originaux L'officialité chinoise, encombrante par nature, a toujours préservé, au long de l'histoire, des espaces de liberté où s'ébattaient les ermites têtus, les moines chan, les lettrés égarés et les originaux de tous poils. La race de ces derniers n'est pas éteinte et Taiwan en offre une belle galerie, fort prisée du public et quasi religieusement respectée. Voici la mienne.

Monsieur J, héritier d'une belle fortune et chevalier d'industrie, jeune encore, trébucha sur la bouddhité qu'il portait en son coeur. Il abandonna les affaires et se mit à l'école d'une des rares sectes agressives du bouddhisme, japonaise de surcroit. Il épuise cette agressivité par de rares mais violentes bordées dans les mauvais lieux de la ville, d'où il ressort écumant de sainteté. Je le vis un jour, pendant une de ses traversées du monde, participant à un repas de noces, et tout saisi de charisme, s'adressant aux convives sur le thème " vous n'êtes pas des êtres, vous n'êtes pas des choses, vous êtes des riens". Gros émoi on s'en doute mais les chinois sont tolérants, surtout à table.

Monsieur H, électricien peu lettré mais de génie, collectionna toute sa vie les antiquités aborigènes de l'île jusqu'à remplir, au delà de toute raison, son immense maison de cinq étages, la seule de la ville où il faille longer une pirogue de six mètres de long pour accéder à la salle à manger. Fortune (grosse) faite, il se mit à écrire et, grâce à l'aide d'un jeune sinologue anglais employé par lui à plein temps, publie de remarquables ouvrages d'ethnologie en anglais. Le dernier né : les rites des pêches de printemps chez les Yami de l'île des Orchidées.

Monsieur H (ce n'est pas le précédent) n'est pas sorti de chez lui depuis des décennies, type parfait du Monsieur Ferme-sa-porte qui a tant hanté l'histoire. L'après-midi, il consulte car il est un médecin traditionnel très connu. Les matins, il les consacre, depuis vingt ans, aux commentaires de textes éducatifs et moraux qu'il fait imprimer et distribuer, à ses frais, de par toutes les diasporas chinoises du monde. A ce jour et dans cette formidable bataille contre la montée de l'immoralité, plus d'un demi-million d'exemplaires de ses commentaires ont été diffusés urbi et orbi.

Monsieur L naquit aussi sous les auspices les plus fortunés; un amour malheureux lui fit négliger le commerce et le poussa à l'austérité des études. Il est devenu pauvre et savant, un spécialiste de Confucius, d'un gênant manque d'orthodoxie car il soutient que le Premier des Sages était le fils d'une prostituée. Le livre qu'il publia sur cette thèse originale le fut au Japon et en japonais...car insulter Confucius à Taiwan, c'est insulter toute la Chine.

La galerie, on s'en doute, pourrait être peuplée à l'infini des personnages étonnants qu'appelaient les Sept Sages de la forêt de bambou et autres iconoclastes, tel le fameux moine qui vivait nu dans sa chambre et qui disait à ses visiteurs : Le monde est ma maison, ma maison est mon caleçon, je suis nu dans mon caleçon. Et puis, n'est-ce-pas le plus grand, le plus irrespectueux, le plus fou et le plus inopiné des Chinois, Zhuangzi, qui écrivait du temps de Socrate: "Dieu est même dans la merde".

Oedipe sur Fleuve Jaune Dans la société chinoise si puissamment policée par les schémas confucéens, la liberté totale des jeunes enfants et l'indulgence sans limites dont ils bénéficient paraissent issues d'un laxisme incompréhensible.

En occident, la règle éducative sourd du christianisme et de ses exigences. Elle impose la discipline, celle, initiale, du dormir et du manger à des heures régulières. Elle recommande la séparation physique de l'enfant dans une chambre à lui, le père restant maître du lit conjugal. Elle pratique la punition, fondement de notre culture, car c'est par elle que Dieu et les parents construiront le petit être.

La maman chinoise n'impose aucune de ces épreuves à son enfant. Elle est son esclave, elle vit en symbiose avec lui. Elle le porte souvent et longtemps, elle le nourrit à la becquée, elle le couche dans son lit et écarte le père du lit commun. Le père est en effet une figure lointaine, de l'extérieur, rarement présent dans l'intérieur. Il n'entre pas en compétition pour l'affection du bébé. Sa femme est avant tout la mère de ses enfants et, traditionnellement, si l'amour n'est pas une cause de mariage; dans le meilleur des cas, il peut en être le résultat. Amante, peut-être, mère, toujours.

Sevrage et séparation interviennent assez tardivement pour que n'apparaissent pas l'oedipe connu en Europe et les terreurs des indépendances castratrices. Les fonctions d'excrétion s'acquièrent au rythme de l'âge, plus tardivement aussi, et ne sont jamais le fruit d'une instruction pavlovienne. Car, de punition, il n'est jamais question. La mère est tout entière offerte et sacrifiée à l'enfant qui, dans la profondeur de ce sacrifice total, sous l'oeil

du père témoin et juge, transmutera son agressivité en amour. Un lien puissant aura été créé, dépendance et reconnaissance envers l'intérieur, la mère, respect pour le père, et plus fort que tout, naissance d'un surmoi habité avant tout d'un profond sentiment de coresponsabilité dans le groupe.

Pas de punition non plus, parce qu'il n'y a pas de faute et que le péché est inconnu. Il existe, devant le père, essentiel représentant de l'extérieur, la honte. Ne fais pas cela, non pas parce que c'est mal, mais parce qu'on se moquera de toi et tu seras embarrassé.

La maman est donc la matrice primordiale qui prépare l'enfant au deuxième grand apprentissage, celui de l'école, de l'extérieur et des rapports sociaux en dehors du groupe élémentaire. La liaison symbiotique, animale et affective des longs débuts s'en éclaire d'un jour nouveau; elle a valeur morale car elle supporte la piété filiale qui est un des opérateurs sociaux unificateurs du confucianisme. Elle impose aux fils et aux filles un lourd devoir de reconnaissance qui durera autant que la vie des parents.

Dans ce contexte, les petits-fils de Freud ont du mal à s'y retrouver. L'oedipe aux yeux bridés ne connaît pas Dieu, le péché originel et le paradis. Il connaît une terre où cohabiter harmonieusement est à la portée de tous car tous les enfants le portent en eux.

Rencontres et plus si affinités. Samedi 17H30, tout Taiwan s'installe aux lucarnes. C'est l'heure du rendez-vous aveugle, devant les caméras de la télévision, d'un garçon et d'une fille qui ne se connaissent pas. L'animateur de l'émission joue le rôle d'entremetteur public, le modèle de l'émission veant des Etats-Unis. Au début, ce fut le scandale, c'était immoral, antichinois, répugnant, ça venait de l'étranger, ce n'était pas confucéen etc. Maintenant la chose est entrée dans les mœurs, les candidat(e)s affluent, les premiers mariages issus des rencontres ont été dûment célébrés : L'émission durera.

Sur la scène, deux tourtereaux potentiels (séparés par un rideau) mettent leurs âmes à nu pour séduire l'autre ; Et ça c'est très dur.

Dans la salle le spectacle aussi : Un public attentif, passionné, quelquefois gêné émet ces cliquetis de langues qui sont ceux de l'étonnement ou de l'admiration. Jamais il ne se moque.

Le clou, quand le rideau se lève, ce sont les premiers regards échangés saisis avidement par la caméra, tout autant que par le public, la surprise heureuse , la déception...

Je traduis pour un jeune ami la lettre qu'il vient de recevoir d'une fiancée séparée :
«Tu m'as dit vouloir venir dans le Sud au huitième mois. C'est maintenant le plein été et l'automne n'est pas loin. J'aime beaucoup l'automne et je l'attends... »

Quartier de la Grande Paix C'est mon quartier. Scarifié par l'avenue de la Vie Nouvelle et celle de la Confiance et de l'Équité, mutilé par la bétonnité, il n'est pas accessible aux visiteurs pressés. Et pourtant il vaut le détour, comme dit Mi Zhelin car il est le dernier témoignage, fort menacé certes, d'un habitat ancien à taïpei.

Ses ruelles innombrables, sans trottoir, tordues à rendre folle la boussole, sont d'un charme discret et prenant. Un long mur de briques grisâtres jamais lavé (sure discrétion et protection contre les *gui*, ces démons qui rodent), une porte rouge, un acacia qui déborde, un toit de tuiles moussues, un palmier qui berce sa palme, voilà les signes certains des maisons japonaises ou plutôt sino-japonaises que le colonisateur avait imposé comme marque urbaine de la réussite sociale. La porte sur rue s'ouvre sur un jardinet minuscule, un massif de rocailles, trois poissons rouges dans un bassin de poche et sur un auvent surélevé qui donne accès à la maison de bois. Tout cela va disparaître, bien sûr, car le terrain est très cher et supporte mieux un immeuble de rapport de cinq étages. Pour l'heure reste encore la convivialité de la ruelle semée de quelques boutiques ouvertes à toute heure qui la rétrécissent de leurs marchandises déployées.

A deux pas de là, la rue centrale de l'Eternelle Santé concentre le «gros» commerce et de 5 à 10 heures du soir les étals ambulants des soupes et des nouilles, tant de soupes, de nouilles et de monde qu'on évite d'y passer en voiture. C'est la rue des voisins, l'âme du quartier, là où l'on va manger des patés chauds en pyjama, à la bonne franquette et en chaussons, là où on trouve tout : Maître Xu, le pharmacien célèbre et sa poudre imparable contre les hémorroïdes, les dragons à la viande du Vieux Li, le marchand de thé Cao et ses breuvages merveilleux, les produits Dior (enfin...) à l'enseigne des Trois Bonheurs où Monsieur Chen en gilet de peau (tous temps, toutes saisons) surveille ses pimpantes vendeuses.

Entre 10 et 11 heures du soir, les boutiques ferment et les étals se dispersent ou se couvrent de bâches. Le quartier prend ses quarts de nuit, la paix relative n'est plus troublée que par les cris des marchands ambulants de la nuit qui appellent les joueurs de mah-jong attardés à soutenir leur santé : Soupes de riz, beignets, saucisse, mais grillé... Les ruelles s'endorment pour le bref moment de répit qui précède le tout petit matin. Car avant l'aube, c'est reparti, les marchands de soupe repartent à l'assaut, les bourriers à l'attaque (en musique), les vitriers aussi avec un haut-parleur. En quelques instants, la Grande Paix retrouve le volume sonore qui interdit à jamais la moindre grasse matinée.

On ne l'imaginerait pas mais c'est une bonne adresse, celle aussi du quartier intellectuel, car il contient quatre universités, une poussière d'écoles publiques et de cours privés. Il y a peu d'étrangers si on excepte ceux des religions : L'ambassade du Vatican, le quartier général et temple des mormons (chemise blanche, cravate, bicyclette et pantalon noir) et une tribu de méthodistes américains roses, poilus et prosélytes en diable. A la vérité, les étrangers se regroupent plutôt au nord de la ville, là où les épiceries sont écrites en Shakespeare et coca-cola, où les restaurants sont revus et corrigés à la sauce chopsuey, près de l'école américaine et du club du même pelage, là où le garagiste à l'accent texan car enfin comment dit-on en chinois : mon carburateur est bouché.

Ca ne vaut pas la Grande Paix même si elle est bruyante en diable. Il y a toujours un nouveau boutiquier à qui le géomancien consulté a imposé de tirer un monstrueux chapelet de pétards à 4H15 du matin, en forme d'annonce propitiatoire et pour écarter les *gui* (démons)

Ceux-là n'ont pas épargné le vieux marché de la Paix du Dragon au bout de la rue de la Santé Eternelle. Il vient d'être abattu et fera place à un building fonctionnel. C'est vrai, il a bien servi, le vieux marché et beaucoup mérité. Construit il y a trois quarts de siècle par l'occupant japonais, il en retenait des proportions gracieuses et un beau toit de tuiles vernissées. Du monde chinois, il avait le puissant fumet des crasses accumulées et l'emblème rassurant d'un lieu tutélaire. Au fil des ans, sous son vaste manteau, il avait rassemblé des parasites, occupants illégaux qui construisirent le moindre recoin et en firent un gruyère d'humanité. On le vit bien quand le bulldozer de la municipalité coupa dans le vif et jeta à la rue 25 familles d'occupation illégale et qui ne le savaient plus. Bulldozer honnête d'ailleurs car il abattit seulement la moitié des quelques constructions frontalières, seulement à demi édifiées sur le terrain public !

Sûr comme deux et trois font Confucius, la municipalité va pondre une monstruosité bétonnière et carrelée, propre en conséquence, laide de même, qu'il faudra bien 75 ans aux *gui* pour la rendre à nouveau vivable et odorante. On se demande : Le Vieux Liu qui vend là ses choux depuis si longtemps, où va-t-il mettre son lit ? Le vieux Taipei s'en va, vite, il court. Encore un petit effort, camarades de la municipalité, il rattrapera le Texas.

Service de Dieu En cette anno domini 1983, la Chine catholique, la corporation des lettrés et le mandarinat rendent un hommage appuyé à Matteo Ricci, s.j., à l'occasion du quatre-centième anniversaire de son arrivée dans l'empire.

Li Matou, tel est son nom sur ces rives de l'histoire, fut le neuvième jésuite de la mission de Chine, le premier à avoir obtenu l'autorisation de résidence dans la capitale et à être devenu un expert étranger à la cour, Wanli étant Fils du Ciel. Une tradition était née; de 1580 à 1760, la Compagnie affecta 920 de ses bons éléments à la province de Chine, tous hommes de talents car c'était le passeport obligatoire pour le service de l'empereur.

Nombre d'entre eux atteignirent les premiers rangs du mandarinat comme Ferdinand Verbiest qui devint président du tribunal des mathématiques sous le règne de Kangxi, contemporain de Louis XIV et personnage d'une égale ampleur.

Au-delà de la personnalité de Ricci, toujours très discutée, et de son approche culturelle de l'empire du milieu toujours objet de controverses (syncrétisme, adaptation ou simple rencontre), il reste un fait fondamental. Ricci fut le premier à introduire à Pékin la science occidentale. Il fit traduire les six premiers livres d'Euclide en 1605, un gros succès de librairie dont la dernière édition date de 1865, avec une préface manuscrite de la propre main du vice-roi des deux Kiang.

C'était le début d'une longue histoire de transferts de technologie via la Compagnie de Jésus. Ricci fut aussi le premier d'une longue série d'épistoliers à relater la Chine en Europe, qui devaient influencer sur tant d'esprits du siècle des lumières, Voltaire, Quesnay, les physiocrates et même Jefferson, le père de la constitution des Uèsses. Il était aussi le pionnier d'une fabuleuse histoire d'amour de la Compagnie pour l'empire, dont on mesurerait encore mal l'importance. Ne dit-on pas que nombre des documents du Vatican sont encore frappés du sceau "sub secreto sancti officii"?

Cet amour causa la perte des jésuites, pré-conciliaires avant l'heure. Jalosée par les autres ordres, la compagnie perdit la querelle des rites. Le bref du 21 juillet 1773 connu à Pékin le 5 août 1774 suspendait la création de Saint Ignace de Loyola, qui ne devait renaître qu'en 1814.

Voilà pourquoi cette célébration n'est pas ordinaire car elle fait penser à ce qu'auraient pu être les relations de la Chine et de l'occident si les hommes avaient apporté plus de respect à l'autre. Tel était le sens du message que le Saint Père adressa au clergé de Taiwan pour l'occasion. Ce message, je le précéderais volontiers d'une homélie pour la mort d'un évêque.

Monseigneur Vérineux, évêque titulaire de Yingkou, ancien administrateur apostolique du diocèse de Hualien, premier et dernier évêque français de Taiwan, s'est éteint à Hualien le 10 janvier 1983 en sa quatre-vingt sixième année et soixantième en terres chinoises. La messe dite le 14 janvier en sa cathédrale (il la construisit de ses mains) rassemblait tout l'épiscopat de Taiwan et tous les prêtres et missionnaires du diocèse. Au total, quatre-vingts religieux ont concélébré un service évoquant à la fois Vatican II et la querelle des rites.

La nef était décorée des grandes calligraphies noires sur fond blanc des deuils. La messe était chantée en chinois et en amizu par les cinquante soeurs de Sainte Marthe, un ordre créé par feu l'évêque. L'archevêque de Taïpeh, Monseigneur Chia qui ferait un beau cardinal, présentait les offrandes de fruits, de vin et d'encens comme dans la liturgie taoïste. Il était soutenu par la fanfare catholique créée, elle aussi, par Monseigneur la chèvre (surnom du défunt qui portait le bouc) qui était un très fin musicien.

La messe avait grande allure car les surplis et soutanes des officiants étaient inspirés des belles robes des anciens lettrés. Elle était longue de trois heures et rassemblait un public en majorité constitué des délégations des tribus aborigènes qui formaient le gros de la chrétienté du diocèse aussi institué par Mgr Vérineux. Feu Monseigneur avait la vocation épiscopale; il ne put jamais s'asseoir sur le trône de Yingkou mais, rapatrié à Taiwan, y donna le meilleur de lui-même.

Charpentier de Dieu, doué de talents divers, d'un caractère très difficile (se souvenaient discrètement ses ouailles), il créa, bâtit, baptisa et administra le terrain vierge que Dieu lui avait confié. Il en fit en vingt ans la plus grosse chrétienté de l'île avec l'aide de missionnaires comme lui chassés du continent, qui du Tibet, qui du Yunan, au total une trentaine de Français et une trentaine de Suisses; à l'époque, le clergé chinois, continental

dans son immense majorité, était occupé ailleurs et montrait peu de goût pour l'évangélisation.

Les hommages et les rites rendus au défunt furent à la hauteur de ses mérites. Ils furent aussi suivis, avec émotion, par tout un groupe de vieux et très vieux missionnaires français, suisses, allemands, hollandais de l'âge de Mgr Véreineux dont on pouvait prédire que c'était là une des dernières sorties hors de leurs paroisses. Ils s'étaient connus au séminaire ou dans les orientes de cette Chine tant aimée qu'ils y enterraient leurs corps.

Il y avait là une pittoresque galerie de portraits, du passé, car la messe de Hualien était à la vérité un grand tournement de page. Les missionnaires et leurs chers sauvages, c'est fini. Il n'y a plus de jeunes missionnaires, plus de sauvages non plus, car les tribus du Sud-est se sinisent à grands pas et se modernisent à la même vitesse. Le clergé est bien vieux et les séminaires ne font plus recette.

Un point d'histoire. De 1949 à 1953, un clergé profondément traumatisé par les durs traitements du régime communiste se réfugiait à Taiwan, terra incognita et peu catholique en ces années. Sous l'impulsion du primat d'alors, le cardinal Yu Pin, l'église catholique joua un rôle anticommuniste et s'identifia -trop, disent les censeurs- avec le régime de Chiang Kai-shek. À cause de la barrière linguistique, elle négligea les Taiwanais et confia les terres de mission aux prêtres étrangers.

Tout cela a changé mais lentement, aux yeux des jeunes curés, bien que les oeuvres sociales de l'église soient considérables. Le fonctionnement hiérarchique de l'institution est renforcé par le conservatisme de toute organisation chinoise. Comment, dans ce contexte, évolueront une foi et un modèle qui seront bientôt sans beaucoup d'animateurs? C'est bien la question que posaient les funérailles de l'évêque. Mais, au Seigneur, il faut la vérité et, foi de mécréant, je veux témoigner de la grandeur de cette église que j'ai connue et dans laquelle la charité n'était pas seulement un métier mais aussi une noble inclination.

Année après année, je visitais les bons pères des Missions étrangères de Paris qui tenaient depuis trente ans le district-nord du diocèse de Hualien, fondé par notre bon et feu Monseigneur Véreineux. Année après année, les tempes grisonnent mais les bûcherons de la foi tiennent bon; bûcherons car les pères ne sont généralement pas des spéculatifs mais des pétrisseurs de la pâte divine, qui labourent d'obscures paroisses de montagne et se coltinent les orphelinats et les maisons d'handicapés. C'est à eux qu'on doit le fervent catholicisme des ex-tribus malayo-polynésiennes de la côte est. Ils savent encore être les témoins d'une époque révolue, celle où la soutane missionnaire était bannière et où les idolâtres se convertissaient.

C'est fini, l'idolâtrie est morte et le clergé chinois a pris la relève. Ils n'en conçoivent d'autre amertume, si naturelle pourtant, que celle de vieillir et conservent en eux cette formidable absence de doute qui leur permet encore de témoigner, avec une grande dignité.

Ce dimanche là, c'était le deux avril et la réunion des quelques vingt pères français du diocèse, presque la moitié du clergé gaulois de Formose.

En tête, l'hôte, le Père Brunet, hôtelier aimable de la très belle maison provinciale, fin et inspiré jardinier, bâtisseur à la pierre dans le sang et gentil compagnon.

Derrière, le béret immense du Père Bareight, basquerie qu'il n'ôtait jamais (même pas pour la messe, plaisantait-on) mais qui ne l'empêchait pas d'être un fin orientaliste.

Le Père Duris, un vieux du Setchouan devenu médecin mongol, (entendre guérisseur) et grand dépositaire de la culture amizu qui se meurt doucement.

Le Père Cuerq qui travaille en milieu ouvrier, si habité de justice et de charité qu'il en devient hagard et le Père... et le Père...(Dieu me pardonne le péché d'omission)... tous les autres...tous divers, tous polyglottes en diable, tous joueurs de belote, tous ergotant sur les mérites comparés du tibétain et du taiwanais pour l'approche théologique, que je tairai car la litanie des saints fait dormir.

Plus au nord, à et autour de Taipei, c'est la province jésuite, une autre école, une autre ascèse, un autre style; en tête, bien sur, l'institut Ricci des études chinoises et ses savants.

Le Père Raguin a tellement étudié le bouddhisme et le taoïsme qu'en d'autres ages il eût senti le fagot. Qu'importe, ce monde est désormais d'ocuménisme et il parcourt le monde habité pour dispenser des cours sur le chamanisme ou la comparaison de Maître Eckard et de Huineng, hier à Bruxelles, demain à Canberra, toujours repassant par Taipei pour pousser les feux du grand oeuvre, le grand dictionnaire français de la langue chinoise, et pour enseigner la mystique taoïste en chinois aux chinois.

Le Père Lefevre a consacré sa vie à une des plus importantes manifestations de Dieu sur terre, les inscriptions oraculaires chinoises du deuxième millénaire. Il y a gagné une réputation planétaire et une profonde et terrestre distraction des choses de ce siècle.

Le Père Poulet-Mathis a quitté les études et perinde ac cadaver, costume strict et attaché-case, toujours entre deux avions, poursuit le dialogue entre les églises d'Asie et les non-chrétiens. Rude tâche mais qui pourrait résister à la radiance de sa foi et de sa bonté.

Plus loin, au large, le franciscain de Quémoy, le Père Druetto. En ses soixante ans de Chine, il a connu le Hunan, quatre années destructrices à la "libération" et depuis 1953 le "bastion avancé". Il y fut longtemps le seul médecin civil de l'îlot, à cheval (il en eut deux), en moto (une) qu'il chevauche toujours par tous les temps, ce qui à plus de 80 ans...Il bâtit de ses mains l'hôpital, l'église, l'écurie et la croix géante d'où il tomba un jour dans un lit de malade à Taipei, où je le vis avant son retour aux avant-postes. Tous les matins, il continuait à se rendre à l'extrême-ouest de Quémoy, à toucher le continent, et priait pour le retour au Hunan. Il retournerait à son Marseille natal (revue une fois dans le demi-siècle) si et seulement si la route du retour passait par le Hunan...

Tout cela n'est pas peu et les chinois le savent et connaissent ces personnages qui au fil des ans et des disparitions deviennent des légendes. Je ne suis pas très sûr qu'ils en créditent la foi dans le Sauveur de Jérusalem mais ce n'est peut-être pas très important. Les

nôtres rejoignent les leurs, grand colonne des hommes saints, en route vers la maison du Père où il y a tant de portes et où les dieux reconnaîtront les leurs comme les nôtres; le frère fleurissant le martyr des lépreux, la soeur belge visiteuse des malades, la soeur espagnole laveuse des corps si affligés que seule la foi les nettoie et tous ceux pour qui le ciel n'aura pas assez d'arcs de triomphe. Une si belle trace ne saurait disparaître, Inch'allah

Symboles Les jeux de mots en chinois sont plus innombrables que les pierres de la Grande Muraille. Les plus bénins d'entre eux sont ceux de l'homophonie : Le plat de poisson de la table du Nouvel An est servi au cœur répété de *niannian you yu* dont le sens est prospérité pour l'année entière mais le *yu* est homophone de poisson, justement sur la table. A l'usage le poisson s'esr chargé d'une connotation d'abondance et est devenu un cadeau apprécié (poisson sec) et de circonstance. Dans la même veine, les cantonais de Singapour saluent le début de l'année par la dégustation d'un plat de poisson cru (excellent d'ailleurs) et par la formule *yusheng* signifiant au choix poisson cru ou fortune croissante !

A la même saison on pourra offrir les fruits d'un citrus de nom main de Bouddha sonnante vaguement comme bonheur et longévité (*fo shou* et *fu shou*) ou bien une estampe au dessin des cinq chauve-souris (*wufu*) désignant aussi les Cinq Félicités : longévité, richesse, tranquillité, amour de la vertu et fin paisible. La formule *wufu linmen*, que les Cinq Félicités habitent ce foyer, est souvent calligraphiée noir sur rouge et collée au linteau de la porte. Un vase est aussi cadeau de saison car *ping* vase est homophone de *ping* paix.

Les jeux de mots tournent vite à la métaphore et à l'exercice obligé, encombrante figure de style. La peinture traditionnelle en est particulièrement surchargée, ce qui néanmoins n'enlève rien à son attrait. Les Trois Amis sont la triplète pin, prunus et bambou où le pin est particulièrement utilisé comme symbole de l'amitié invariable. Le tigre dit la force, la tortue l'endurance et la longévité, le phoenix l'amour éternel, la pêche la longévité aussi et le printemps, comme la papaye. Le glossaire continue avec le magnolia (beauté féminine) le lotus (pureté) le lichî (nombreuse descendance mâle) le jade (sagesse) l'oie pour le mariage mais le canard pour l'amour conjugal etc. car la liste est plus longue que l'alphabet. On y retrouve les thèmes favoris des peintres depuis toujours, inlassablement réutilisés mais subtilement différents car dans ces variations se logent les différences entre le génie et la copie.

Et le petit lettré méditant que trois coups de pinceaux ont posé au creux de l'immense paysage, dans la forêt de pins qui chevauche la vertigineuse falaise à pic sur le torrent., ce petit lettré a traversé la longue tradition de la peinture chinoise jusqu'à nos jours. Il devient tellement présent, tellement habituel, dans les tableaux du genre qu'il devient superflu de le représenter. Son absence près du petit pont qui mène à l'ermitage aperçu est une présence. Le paysage vide d'homme est habité ; Il dit que le peintre ne décrit pas un réel de toute façon illusoire mais porte un témoignage sur l'accord profond entre l'homme et l'univers, entre la Voie et la nature.

Comment ne pas penser ici à Wang Wei, l'ermite de la montagne, le plus grand de tous les peintres et poètes, d'autant plus grand que tous ses tableaux sont absents : ils ont

disparu. Il en reste l'image intérieure, si présente à tous, de Wang Wei et de son ami Pei Ti se tenant par la main et gravissant le raidillon qui mène à l'ermitage.

La puissance des symboles est telle que la langue en est tout naturellement marquée, peu portée au raisonnement discursif mais d'une infinie aptitude à la l'appréciation analogique à travers une foule d'expressions toutes faites (adages, dictons, proverbes, citations historiques et littéraires, *chengyu* etc. qui sont l'âme véritable du langage. Autant dire la vraie difficulté dans son apprentissage comme langue étrangère !

Bernard Henry Lévy, le polygraphe bien connu, vient de faire une conférence à Taipei sur un de ses immortels ouvrages. La barbarie à visage humain est littéralement intraduisible car un concept (barbarie) ne peut pas avoir de visage (réservé à l'homme) La bonne traduction longtemps cherchée fut «face de Bouddha, cœur de loup», facile pourtant, l'expression fait partie du corpus. Ce n'est pas toujours le cas. Qu'est devenu la phrase : L'ouverture du champ de conscience se fit par sauts quantitatifs ? Cœur de l'homme, bois fendillé ?

On touche là aux mystères de la linguistique. Qui parle un peu chinois sait qu'on ne parle pas forcément des mêmes choses qu'en français, et quand on parle des mêmes choses, ce n'est pas forcément dans les mêmes termes. La remarque est triviale mais rend peut-être compte d'un phénomène qui m'a beaucoup frappé. En dépit de la symbiose taiwano-américaine (politique, économique, universitaire et scientifique), le cœur culturel paraît peu touché. Le serait-il que l'aventurier de retour des pays extérieurs est ramené à la pratique dominante par le rail linguistique.

C'était au début du siècle et la dynastie des Qing se battait contre elle même et contre sa propre disparition. Les réformistes de l'époque éclairés par l'exemple du Meiji japonais emboîtait le pas de Zhang Zhidong, dernier ministre de l'éducation de l'empire (1907-1909) Dans son Adresse au Trône d'octobre 1902, il distinguait le *ti*, la substance essentielle de la tradition morale et intellectuelle chinoise et le *yong*, l'outil du savoir moderne occidental. Bien sûr, le *yong* n'était pas qu'un instrument et il allait durement saper le *ti* confucéen à travers des révolutionnaires bientôt triomphant. La pétition de Zhang (garder le *ti*, acquérir le *yong*, rester Chinois en utilisant le savoir occidental) allait dans le sens du nationalisme, elle laissa une trace indélébile dans la pensée contemporaine dans laquelle la science n'a pas de statut : elle est neutre, non-idéologique, démarquée de tout errement philosophique ou magique, elle est vraiment un outil vers (tout simplement) le mieux-être. Les étudiants se précipitent pour l'étudier, poussés par les parents qui font des sacrifices énormes et qui n'ont pas oublié ce texte des années 1300, d'ailleurs traduit dans toutes les langues de l'Asie sinisée :

Certains laissent à leurs enfants
Des coffres pleins d'or.
Moi, je vous transmets
seulement les livres.

Tigres et dragons Le taux de natalité à Taiwan a décru de 1,82 en 1974 à 1,7 en 1985. Objectif 1989 : 1,25. Hélas, l'année du Tigre qui commence le 9 janvier 1986 présente des auspices supérieurs pour les filles nées sous cet emblème. Plus grave encore, l'année du Dragon débutant le 17 février 1988 donnera à ses fils d'exceptionnelles qualités.

Oublions Tigres et Dragons, dit le gouvernement, ne soyons pas superstitieux. Certes, mais qui dans le secret de son cœur et des alcôves va balancer ? Qui ignore que petits Tigres et Dragons sont graines de prospérité et garant de la perpétuation du renom de la lignée ? Pauvre taux de natalité !

V viande de chien L'hiver est là et, bien que la chose soit interdite, la vente de chair parfumée (xiangrou) se porte à merveille, rapide comme le vent du nord. Car la viande de chien, tout le monde le sait, cuite avec du ginseng et de la livèche, à des vertus yang de chaleur. La meilleure est celle de chien noir, puis de pelage fauve ; seuls les chiens blancs peuvent tourner sans danger autour du pot. Loi ou pas loi, les fermes d'élevage abondent et approvisionnent les fameux marchés de Kaohsiung, Peikang, Hsinchu et Linkou.

L'habitude est prise, et pour être sûr de ne pas se faire refiler le clébard pâle du coin, l'aubergiste sérieux est tenu de produire le toutou vivant et sombre. Il en débite cinq à six par jour.

Bon appétit, et j'y pense : mon quartier, comme tous les ans à cette époque, est étrangement calme. On y aboie peu.

V vignettes linguistiques Le restaurant n'est ni plus propre ni plus sale que ses voisins. Il contient sa ration de serveuses qui, à l'arrivée de l'étranger, se réfugient dans un coin, apeurées et gloussantes. « Vas-y, toi qui cause l'étranger » et la boule de rires énervés expulse la victime vers le trouble-fête. La salle retient son souffle et ses baguettes mais pas ses oreilles. Le silence pesant paralyse la serveuse qui en perd totalement son peu de chinglish. L'étranger, sadique, fait attendre la réponse et lâche dans un chinois correct : l'menu, siouplait... Hoquet de la serveuse, soupir collectif de la salle qui replonge féroce sur ses bols. La face est sauve.

Hier et pour la centième fois au début du millième banquet, l'aimable hôte offrant aux Honorables Invités Étrangers l'habituel carrousel des grands plats célestes me présentait : Dai Wenzhi, car telle est la gentille euphonie locale sous laquelle se cache mon patronyme poitevin. Dai, nom d'une famille de lettré du cinquième siècle, Wenzhi, gouverneur du savoir, un beau et vrai nom chinois qui me fut donné par Tan à Singapour. Et l'hôte d'ajouter, Dai Wenzhi parle admirablement chinois. La chose est glorieuse, surtout devant les Honorables Invités Étrangers fascinés ; elle est aussi dangereuse pour l'ego. Même si je sais que le compliment est pur mensonge, que son auteur n'en pense pas un mot, que c'est là exercice élémentaire de la guanxi (donner de la face à un ami augmente

sa propre face), je m'accroche aux balustrades de la rationalité pour me convaincre de ce que je sais (un chinois bien élémentaire) et faire taire l'espoir irraisonné de le bien parler un jour.

Je m'assois dans le taxi dont le chauffeur, air concentré, me dit : go where ? Très mauvaise entame, c'est le comportement de celui qui sait que l'étranger ne sait pas le chinois. J'affûte donc ce dernier avec précaution et lui donne l'adresse en chinois. Peine perdue : go where? Je le lui redis en shakespeare. Peine perdue. Me no spik engliss, me réplique-t-il. Et merde, dis-je alors en céleste convaincu. Le chauffeur réveillé : Mais vous parlez chinois !

Il y a des jours où le chauffeur de taxi a une bonne tête et où le gosier est droit.
Ah !, me dit-il, vous parlez bien chinois.
Forcément, je suis chinois.
Ah !, me dit-il, vous en avez pas la tête.
Forcément, je suis du xinjiang (Turkestan).
Forcément, me dit-il, vous avez un accent.
Forcément, ma mère était hui (musulmane)
Ah!, me dit-il, forcément.

Le plus difficile est d'apprendre la langue sans parole, cet ensemble de gestes signifiants, de postures codées, d'attitudes construites, de petits bruits de bouche, de léger borborygmes et de bruits de gorges gutturaux dans la riche gamme des hao élidés en ha. Une langue essentielle pour juger son interlocuteur, en mesurer le statut, en jauger la face et pour se situer par rapport à lui dans le même idiome. Pour l'étranger, elle est fondamentale car elle permet de synthétiser l'interlocuteur sur la même longueur d'onde, celle qui le libérera de l'idée absolue : C'est un étranger, quoiqu'il dise, quoiqu'il fasse, je ne le comprendrai pas. Pour revenir aux chauffeurs de taxi, un certain ha bien exhalé en s'assoyant peur débloquent la situation.

L'important n'est pas de bien parler chinois. La langue nationale est un mythe qu'on apprend dans les écoles d'occident. L'important est de comprendre les distorsions que les parlers dialectaux imposent à cette référence mythique.

Des Cantonais, le résultat est si connu qu'il est passé en proverbe :
"Je n'ai peur ni du ciel, ni de la terre, mais j'ai peur des cantonais qui parlent mandarin"

Ils ne sont pourtant pas les seuls à massacrer le mandarin, les natifs du Hunan leur font une vive concurrence avec une langue hachée et sibilante au-delà, la chose arrive, de toute reconnaissance.

Pas très loin, le Zhejiang emboîte le pas. Chiang Kai-shek en fut un fameux exposant dont nombre des administrés ne comprenait pas la mutation des voyelles et les changements de rythme.

Du Shantung, on vous dira que la langue est celle de la bouche pleine.

Taiwan est affligé des maladies méridionales. Les chuintantes deviennent sifflantes, les f des h aspirés et les diphtongues mutent. France se prononce comme Chine. Commander quatorze articles peut en faire surgir quarante si le code gestuel n'est pas ajouté. Un exercice recommandé, du type "au bout du pont, la cane y coud, la poule y pond": sishisizhishishizi (quarante-quatre lions de pierre).

La pauvreté phonétique du chinois et la variété infinie des accents régionaux peuvent rendre hasardeuse la transmission orale. On n'épele pas les caractères mais on peut en mimer l'écriture au creux de sa main ou les décrire par des procédés de construction voisins de la charade. M. Lin est Lin des deux arbres car le caractère est composé du radical du bois redoublé. M. Cao est Cao de Cao Cao, célèbre homme d'état et rebelle du troisième siècle. Je suis, plus modestement, Dai de daimao, porter le chapeau, de prénom Wenzhi, wen de wenzhang, article, et zhi de zhengzhi, politique.

L'anglais parlé à Taiwan est, suivant l'adage local, cheval cheval tigre tigre (*mama bubu*) Entendre un cheval de chinois, une alouette d'anglais. Il est en effet enseigné par des professeurs qui en causent plus qu'ils ne le parlent. Air connu, et pas seulement ici. J'extrait d'une réclame pour la viande de bœuf importée du Texas la conclusion de l'hymne aux stèques.

It will make you the happy home life and good beef enjoyment. Fat become smart, children become strong, old people become long life.